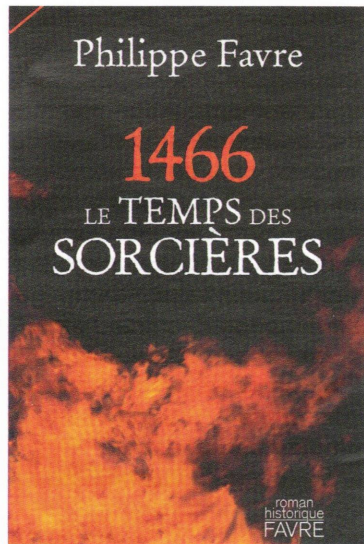


Philippe Favre raconte le temps des sorcières de 1466

Le nouveau roman de Philippe Favre, **1466 le temps des sorcières**, plonge dans l'histoire méconnue des chasses aux sorcières qui ont frappé notre région au XV^e siècle. Un récit prenant qui fait revivre une vallée en proie à la peur et à la suspicion.



Le récit nous fait suivre Antoine dou Torrènn, douze ans, qui assiste impuissant à l'exécution de Ludina, une jeune femme accusée de sorcellerie. Cette scène d'ouverture, décrite avec une intensité troublante, donne le ton du roman : « Dans mon souvenir, c'est ce jour-là que mon innocence d'enfant me fut brusquement ravie. » Antoine est ce que l'on appelle en patois un « noko » — quelqu'un qui ne comprend pas tout du premier coup. Un choix narratif intéressant de la part de l'auteur, qui permet au lecteur de décou-

vallée face au pouvoir féodal, non par les armes mais par la négociation financière — une sorte de crowdfunding avant l'heure, comme le souligne l'auteur.

Le décor est planté dans cette vallée reculée à une époque où les petites haines ordinaires sont transmises de génération en génération dans les familles. Des rancœurs dont on ne connaît plus l'origine, mais qui finissent par exploser, attisées par les rivalités, la délation et la cupidité. Les bûchers s'allument les uns après les autres sur fond de superstition et d'instrumentalisation de la religion. L'auteur décrit cette mécanique implacable où chaque parole, chaque geste devient suspect. Au-delà de la chasse aux sorcières, le roman fait revivre le quotidien d'une vallée alpine vivant en quasi-autarcie. On y découvre les rôles sociaux, les rapports de pouvoir, la place de la religion dans chaque aspect de la vie. Les femmes indépendantes, celles qui détenaient la connaissance des plantes, celles qui aimaient danser, les veuves possédant des biens,

des femmes particulièrement vulnérables, mal vues à l'Église et souvent victimes convoitises.

Philippe Favre, cartésien sumé, a dévoré plus de 150 pages de documentation n'arrivant pas à mi-chemin de l'écriture, puis a pris une décision qui donne toute sa saveur au roman. « Je me suis aperçu que je ne pouvais pas tout expliquer de façon rationnelle sinon je passais le côté de mon sujet », explique-t-il, alors il est allé à la rencontre de Christine Savoy, médiéviste de Florence Vuilleumier, guérisseuse possédant « le secret ». Cette ouverture lui a permis de donner naissance à un roman ancré dans la réalité historique mais habillé d'une part de mystère. Et chacun, quel que soient ces croyances, peut y trouver sa lecture : les sceptiques peuvent y voir le résultat de superstitions et de manipulations, tandis que d'autres y percevront une dimension plus trouble.

L'écriture de Philippe Favre cherche, comme il le dit, à « placer le lecteur en compagnie embarquée sur l'épaule des personnages ». On suit Antoine dans ses découvertes et ses incompréhensions, on part avec les angoisses de son père face à l'engrenage qui se met en place, on ressent la peur s'installer dans la vallée. Les personnages prennent vie et nous entraînent dans leur monde, échappant parfois même à leur créateur. Cette incarnation est renforcée par les nombreux francoprovençaux parsemés dans le texte — le « tanour » (bourreau), les « chenagoules » (les réunions de sorcières) qui donnent au récit une couleur authentique. Cette langue de nos ancêtres, en voie de disparition, ajoute une dimension supplémentaire à l'œuvre, ancrant l'histoire dans son terroir tout en préservant un patrimoine linguistique fragile.

1466 le temps des sorcières offre un éclairage fascinant sur un pan méconnu de notre pas-



Dans le Val d'Anniviers s'est déroulé, il y a quelques siècles, un épisode que peu d'entre nous connaissent vraiment. Une cinquantaine de personnes accusées de sorcellerie et de pacte avec le diable y ont été brûlées sur le bûcher, dans une vague qui a touché toute l'Europe et fait 60'000 victimes. C'est cette histoire que Philippe Favre raconte dans son nouveau roman historique paru en novembre dernier.

Le récit nous fait suivre Antoine dou Torrènn, douze ans, qui assiste impuissant à l'exécution de Ludina, une jeune femme accusée de sorcellerie. Cette scène d'ouverture, décrite avec une intensité troublante, donne le ton du roman : « Dans mon souvenir, c'est ce jour-là que mon innocence d'enfant me fut brusquement ravie. » Antoine est ce que l'on appelle en patois un « noko » — quelqu'un qui ne comprend pas tout du premier coup. Un choix narratif intéressant de la part de l'auteur, qui permet au lecteur de décou-



Georges Supersaxo



Le tanneur dans le contexte le bourreau (illustration IA)



Antoine dou Torrènn (illustration IA)